

Études littéraires africaines

Rendre audible la voix d'une rescapée tutsie : le rôle du paratexte dans *Le Livre d'Élise*

George MacLeod



Numéro 39, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033137ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033137ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

MacLeod, G. (2015). Rendre audible la voix d'une rescapée tutsie : le rôle du paratexte dans *Le Livre d'Élise*. *Études littéraires africaines*, (39), 133-144.
<https://doi.org/10.7202/1033137ar>

Résumé de l'article

This article uses trauma theory to show the unique paratextual framing of Tutsi genocide survivor Élise Rida Musomandera's memoir, *Le Livre d'Élise* (Les Belles Lettres, 2014). While dozens of survivor accounts from the Tutsi diaspora have been published in the last two decades, Musomandera's is the first eye-witness memoir written by a Tutsi survivor still living in Rwanda. The vast majority of these testimonial memoirs contain introductions and postfaces which present the text for a Western reader. These paratexts have tended to privilege one of two discourses, comparing the Tutsi survivor's story either to a moral lesson or to Holocaust testimonies. In contrast, the introduction to *Le Livre d'Élise* emphasizes the encounter between Musomandera's authorial voice and the reader. The introduction's European co-authors suggest that in reading Musomandera's text, the reader joins a community of attentive interlocutors who are participating in the ongoing process of helping her find agency and social recognition following the devastating impact of genocide.

RENDRE AUDIBLE LA VOIX D'UNE RESCAPÉE TUTSIE : LE RÔLE DU PARATEXTE DANS *LE LIVRE D'ÉLISE*¹

ABSTRACT

This article uses trauma theory to show the unique paratextual framing of Tutsi genocide survivor Élise Rida Musomandera's memoir, Le Livre d'Élise (Les Belles Lettres, 2014). While dozens of survivor accounts from the Tutsi diaspora have been published in the last two decades, Musomandera's is the first eye-witness memoir written by a Tutsi survivor still living in Rwanda. The vast majority of these testimonial memoirs contain introductions and postfaces which present the text for a Western reader. These paratexts have tended to privilege one of two discourses, comparing the Tutsi survivor's story either to a moral lesson or to Holocaust testimonies. In contrast, the introduction to Le Livre d'Élise emphasizes the encounter between Musomandera's authorial voice and the reader. The introduction's European co-authors suggest that in reading Musomandera's text, the reader joins a community of attentive interlocutors who are participating in the ongoing process of helping her find agency and social recognition following the devastating impact of genocide.

*

Vingt ans après le génocide des Tutsis au Rwanda, Élise Rida Musomandera, 30 ans, propriétaire d'un magasin d'objets d'art à Kigali, publie aux Belles Lettres son premier livre : *Le Livre d'Élise*, un court témoignage de son expérience avant, pendant et après le génocide. Édité en collaboration avec la journaliste française Anne Delyon, cet ouvrage paraît dans la collection « Mémoires de Guerre », qui compte parmi ses auteurs Winston Churchill, John Steinbeck, Rudyard Kipling et Arthur Conan Doyle. Une parution dans une telle collection n'a rien d'une évidence pour Élise Musomandera qui, au départ, n'avait pas pour ambition de publier

¹ RIDA MUSOMANDERA (Élise), avec la collaboration d'Anne Delyon, *Le Livre d'Élise. Rwanda 1994-2014*. Préface de Laure Coret. Postface d'Alexandre Dauge-Roth. Paris : Les Belles Lettres, coll. Mémoires de guerre, n°9, 2014, 106 p. ; dorénavant abrégé en : *LE* – Nous tenons à remercier Charlotte Ritzmann, Romain Delaville, Scott Francis et Lydie Moudileno pour leurs soutiens et leurs conseils lors de l'écriture et la rédaction de cet article.

les bouts de papier sur lesquels elle écrivait sa douleur et sa colère contre les bourreaux qui ont assassiné cinquante membres de sa famille². C'est la rencontre avec des chercheurs occidentaux, – ceux qui l'ont aidée dans la rédaction et l'agencement du texte –, qui a permis de mener à terme le projet de publication³. *Le Livre d'Élise* reste, à ce jour, le seul témoignage écrit d'un rescapé rwandais vivant encore au Rwanda⁴ : il s'agit là d'un fait notable si l'on sait que 300 000 à 400 000⁵ rescapés résident dans le pays. Son livre brise, en quelque sorte, un silence qui durait depuis presque vingt ans.

La vie d'Élise

Dans les différentes sections de son ouvrage, Élise Rida Musomandera interpelle à tour de rôle les bourreaux, le lecteur et le gouvernement actuel, tout en racontant son parcours depuis le génocide de 1994. Après une courte réflexion à propos de l'enfance heureuse qu'elle avait menée à la campagne, elle évoque en quelques pages les événements cauchemardesques du génocide, à commencer par la manière dont elle a appris la mort de son père, puis vu sa mère et son frère mourir devant ses yeux. Sauvée par une voisine hutue qui l'a cachée chez elle jusqu'à la défaite du régime génocidaire par l'armée des rebelles tutsis du Front Patriotique Rwandais, elle est ensuite recueillie dans un orphelinat de la Croix-Rouge belge où elle a passé, raconte-t-elle : « quelques mois et même des années sans jamais penser à mon passé, sans rien comprendre sur le génocide, rien. On aurait dit que, durant cette

² Entretien avec Élise Rida Musomandera, Kigali, 9 décembre 2014.

³ Il s'agit de Laure Coret, auteure d'une thèse sur la représentation des crimes contre l'humanité et des génocides, et éditrice de *Rwanda 1994-2004 : des faits, des mots, des œuvres* (L'Harmattan, 2005) ; d'Alexandre Dauge-Roth, professeur de littérature francophone à Bates College et l'auteur de *Writing and Filming the Genocide of the Tutsis in Rwanda* (Lexington Books, 2010) ; d'Anne Delyon, journaliste avec laquelle Élise Rida Musomandera a collaboré pour la rédaction de son manuscrit ; d'Hélène Dumas, historienne et auteure de *Génocide au village : le massacre des Tutsi au Rwanda* (Le Seuil, 2014) ; et de Marie-Odile Godard, psychanalyste travaillant régulièrement au Rwanda depuis le génocide.

⁴ Dans cet article, je me limite aux témoignages des Tutsis pris pour cible par la violence génocidaire. Il existe aussi des mémoires de réfugiés hutus qui méritent d'être lus et étudiés, tout en gardant à l'esprit une distinction entre le génocide lui-même et les violences qui en ont résulté ou qui l'ont suivi.

⁵ Selon un recensement du gouvernement rwandais de 2007. Cf. « Rwanda / Genocide-Census : Rwanda genocide survivors estimated to be 300,000 ». Non paginé, mis en ligne en août 2008 sur le site de la Fondation Hirondelle : <http://www.hirondellenews.com/ictr-rwanda/> ; consulté le 04.20.2015.

période, j'étais une autre personne qui ne voulait surtout rien savoir du génocide » (*LE*, p. 36).

La plus large part de son livre concerne ainsi la période qui a suivi le génocide. Jeune rescapée devenue chef de famille responsable de plusieurs orphelins, elle raconte les difficultés rencontrées pour se nourrir et les kilomètres de marche qu'elle faisait pour se rendre à l'école où, souvent, elle s'endormait. Au fur et à mesure, sa vie matérielle se reconstruit, mais le passé traumatique du génocide pèse toujours sur son quotidien. En 2011, aidée par une bourse de l'association *Friends of Tubeho*⁶, elle décroche un diplôme de sociologie à Kigali. Depuis la publication de son livre, elle assume par ailleurs un rôle de témoin public : elle a ainsi pris la parole au mémorial de la Shoah à Paris en 2014, et *Le Nouvel Observateur*, *Clara Magazine* et RFI, entre autres médias, lui ont consacré des articles⁷.

Un témoignage parmi d'autres ?

Le Livre d'Élise s'ajoute à une liste d'une trentaine de témoignages de rescapés tutsis publiés en Occident, le premier en date étant *La Mort ne veut pas de moi* de Yolande Mukagasana, écrit avec le journaliste belge Patrick May⁸. Écrits principalement par des femmes⁹,

⁶ Voir : <http://friendsoftubeho.org/> (dernière consultation le 23.05.2015) ; cette association nord-américaine est animée par Alexandre Dauge-Roth, déjà mentionné.

⁷ Voir : CHAMPEAUX (Nicolas), « Élise, le mal-être d'une rescapée rwandaise du génocide ». Non paginé, consultable sur le site de Radio France Internationale. <http://www.rfi.fr/afrique/> Mis en ligne en avril 2014, consulté le 12.04.2014. ; DEFONTAINES (Cécile), « Une Saison en Enfer », *Le Nouvel Observateur*, 01.07.14 ; GODARD (Anne), « Rwanda, il y a vingt ans, l'horreur », *Clara Magazine*, mai/juin 2014 ; MARIN LA MESLÉE (Valérie), « "Le Livre d'Élise" ou quand le témoignage permet de continuer la vie ». Non paginé, consultable sur le site du *Point Afrique* : <http://afrique.lepoint.fr/> Mis en ligne en mars 2014, consulté le 01.06.14.

⁸ MUKAGASANA (Yolande) et MAY (Patrick), *La Mort ne veut pas de moi*. Document. Paris : Éd. Fixot, 1997, 267 p. Pour une liste exhaustive des témoignages sur le génocide des Tutsis, voir : LAGARDE (François), *Mémorialistes et témoins rwandais (1994-2013)*. *Bibliographie critique*. Paris : L'Harmattan, coll. Études africaines, 2014, 460 p. ; voir aussi le fichier en ligne : <http://mukanda.univ-metz.fr/> (dernière consultation 24.05.2015).

⁹ Parmi les rares mémoires écrits par des hommes tutsis figurent : KAYIMAHE (Vénuste), *France-Rwanda : les coulisses du génocide. Témoignage d'un rescapé*. Paris : L'Esprit frappeur / Dagarno, 2002, 359 p. ; et BAGOROZI (Euphrasie), *Rwanda : lueurs et ténèbres*. Paris : Édilivre, 2009, 178 p. ; dans le monde anglophone : NDEREYIMANA (Joseph), *Walk this way : the journey of a Rwandan refugee*. As told to Carolyn Neville. Edited by Janet Jackson. Cape Town : Carolyn L.R. Neville, 1999, 133 p., ill. ; NDAMYUMUGABE (Phodidas), with Nkosiyabo Z.

publiés en français et en anglais, et souvent écrits en collaboration avec des journalistes ou écrivains occidentaux, ces témoignages racontent à la première personne les parcours des victimes du génocide de 1994. Outre les ouvrages de Yolande Mukagasana et de Scholastique Mukasonga, les témoignages qui ont obtenu une grande audience en France sont *Survivantes* d'Esther Mujawayo et Souâd Belhaddad (L'Aube, 2004), *Nous existons encore* d'Annick Kayitesi (Michel Lafon, 2004), *Génocidé* de Révérien Rurangwa (Presse de la Renaissance, 2006) et *Miraculée* d'Immaculée Ilibagiza (J'ai lu, 2006)¹⁰. Il est à noter que c'est avant tout le voyage du rescapé rwandais en Occident (qu'il s'agisse de la France, de la Belgique, de la Suisse, de l'Angleterre ou des États-Unis) qui rend possible la publication en facilitant la rencontre avec un écrivain et/ou un éditeur. Avant la publication du *Livre d'Élise*, cette littérature du témoignage tutsi en Occident est donc une littérature de la diaspora, ce qui témoigne des difficultés éprouvées par les rescapés vivant au Rwanda pour se faire entendre en dehors du cadre des reportages ou des récits journalistiques¹¹. Parce qu'elle bénéficie du capital symbolique que lui procure le fait d'être l'auteure de sa propre histoire, Élise Musomandera est en quelque sorte la première porte-parole des rescapés vivant au Rwanda, qui n'ont eu d'autre possibilité que de reconstruire leur vie sur place. Parce qu'elle réside encore actuellement dans un village d'orphelins du génocide, c'est de ses propres voisins qu'elle parle quand elle exhorte le lecteur à découvrir lui-même la vie des rescapés :

Zvandasara, *Rwanda, Beyond Wildest Imagination*. Berrien Springs (MI) : Lesley Books, 2000, 169 p.

¹⁰ Voir le fichier déjà cité : <http://mukanda.univ-metz.fr/> À cette liste, on peut ajouter : *Tu leur diras que tu es hutue* de Pauline Kayitare (Les Impressions nouvelles, 2011, avec Patrick May également) ; *Demain ma vie : enfants chefs de famille dans le Rwanda d'après* de Berthe Kayitesi (Laurence Tepper, 2009) et *Une jeunesse rwandaise* de Chantal Umuraza (Karthala, 2008). À noter que *Miraculée* d'Immaculée Ilibagiza est la traduction de *Left to tell*, publié la même année aux États-Unis avec la collaboration de Steve Erwin.

¹¹ Les livres de Jean Hatzfeld, qui mélange son récit du voyage au Rwanda avec des paroles des rescapés et des bourreaux, ont donné une nouvelle visibilité au Rwanda de l'après-génocide par leur grande diffusion et leur traduction en plusieurs langues. *Une saison de machettes* (2003) a été salué par le Prix Fémina, *Dans le nu de la vie* (2005) par le Prix France Culture et *La Stratégie des antilopes* (2007) par le Prix Médicis. Hatzfeld a néanmoins été critiqué, notamment par Catherine Coquio, pour une démarche esthétique qui brouillait les frontières entre témoignage et littérature ; voir : COQUIO (C.), *Rwanda, le réel et les récits*. Paris : Éd. Belin, coll. Littérature et politique, 2004, 217 p. ; p. 97-99 ; voir aussi la thèse d'Andrey Alves : *La Fabrique du témoignage*, Université de Lorraine, 2012 et les publications y afférentes.

Prends quelques minutes pour parler avec les veuves qui sont maintenant trop âgées pour être actives, sans enfants pour les aider... S'il te plaît, va voir les enfants orphelins chefs de ménage et parle avec eux, tu en sauras peut-être beaucoup plus sur ce qu'est le génocide, ses conséquences, la vie que mènent les survivants depuis, l'état de santé des rescapés, l'espoir et le désespoir (*LE*, p. 87).

Un appareil paratextuel original

Le témoignage d'Élise Musomandera se distingue également par la nature de son paratexte, constitué d'une préface et de deux post-faces de quelques pages, qui n'emploient pas les procédés habituellement mis en œuvre pour escorter les témoignages de la diaspora tutsie. Co-écrite par Laure Coret et Alexandre Dauge-Roth, la courte introduction présente Élise Musomandera au lecteur et met en évidence la rencontre avec « la voix » d'une rescapée. Les préfaciers soulignent que celui qui lira ce témoignage fera partie d'une communauté de lecteurs à laquelle ils appartiennent eux-mêmes. Ils évitent ainsi certains procédés qu'on trouve dans les préfaces aux témoignages précédemment mentionnés, et plus particulièrement l'assimilation du témoignage à une leçon de vie ou les allusions à la Shoah. L'introduction du *Livre d'Élise* met plutôt l'accent sur l'appartenance sociale du témoin et sur l'écoute d'une voix individuelle. Le but de mon étude sera de comprendre ce qui motive ces choix dans la présentation de l'ouvrage, ainsi que les nouvelles possibilités de lecture et d'écoute que les préfaciers du *Livre d'Élise* cherchent à dégager.

La question du paratexte rédigé à l'attention des lecteurs européens – qu'il faudrait poser aussi dans le cas des témoignages d'enfants-soldats¹² – reste relativement peu étudiée. Dans une perspective générale, des critiques comme Richard Watts ou Locha Mateso s'y sont pourtant intéressés ; ils font tous deux de l'altérité culturelle du texte africain un des éléments essentiels des préfaces dues à des auteurs occidentaux¹³. Ainsi, dans l'avertissement de

¹² Cf. e.a. le dossier : « L'enfant-soldat : langages & images », *Études Littéraires Africaines*, n°32, 2011 (en ligne sur : <http://www.erudit.org/revue/ela/2011/v/n32/index.html> ; consulté le 28.05.2015).

¹³ Cf. MATESO (Locha), *La Littérature africaine et sa critique*. Paris : A.C.C.T. / Karthala, coll. Lettres du Sud, 1986, 399 p. ; WATTS (Richard), *Packaging post-coloniality : The Manufacture of Literary Identity in the Francophone World*. Lanham (MD) : Lexington Books, coll. After the empire : The francophone world and postcolonial France, 2005, IX-191 p.

Force Bonté (F. Rieder et Cie, 1926), les mémoires du tirailleur sénégalais Bakary Diallo, l'écrivain communiste Jean-Richard Bloch encourage le lecteur européen à voir « le naturel, la bonté, la franchise, la candeur qui sont le parfum natif de l'âme noire » (p. 1-2). Le but de ces préfaces, selon Watts, serait surtout d'assurer une « traduction culturelle » : il s'agirait de diminuer les barrières qui freinent la compréhension de l'altérité d'un texte africain par un lecteur français ¹⁴.

Dans le cas du témoin rwandais, même si l'altérité culturelle joue un rôle dans les paratextes, il faut y ajouter une autre forme d'altérité, qui est absente de l'étude de Watts : celle de la violence extrême, qui reste largement étrangère à la majorité des lecteurs européens. Comme le démontrent Shoshana Felman et Cathy Caruth, dans leurs études fondatrices sur les *trauma studies*, l'écoute et la lecture des témoignages concernant la violence extrême produisent un engagement particulier de la part du lecteur parce que celui-ci est confronté à un réseau (voire un enchevêtrement) complexe de réponses affectives et psychologiques ¹⁵. Selon Franciska Louwagie, il est possible de penser ce type d'altérité en termes de traduction culturelle, même s'il n'est pas question de culture au sens ethnologique du terme :

De ce fait nous aurons à notre tour recours au trope de la traduction pour analyser la façon dont le préfacier « interprète » les rapports entre les cultures sources, en l'occurrence celles des camps, d'où témoigne le survivant, et la culture cible des lecteurs ¹⁶.

La fonction des préfaces occidentales par rapport aux témoignages des rescapés qu'elles introduisent est donc double : elles présentent la voix d'un auteur qui est « autre » à la fois par sa langue maternelle et ses pratiques culturelles, mais aussi pour avoir vécu une violence dont l'intensité dépasse le cadre de référence commun.

Cependant, dans le cas qui nous intéresse ici, la situation est rendue plus complexe par la collaboration entre l'auteur et l'écrivain

¹⁴ Cf. WATTS (R.), *Packaging post-coloniality*, *op. cit.*, p. 36 (à propos de *Dogucimi* de Paul Hazoumé).

¹⁵ CARUTH (Cathy), *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative, and History*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1996, 168 p. ; FELMAN (Shoshana) & LAUB (Dori), *Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis and History*. New York : Routledge, 1992, 314 p.

¹⁶ LOUWAGIE (Franciska), « Le témoignage des Camps et sa médiation préfacielle », *Questions de communication*, (Nancy : PUN-Éditions universitaires de Lorraine), n°10, 2006, p. 349-367 ; p. 355.

occidental qui a contribué à l'écriture et/ou à l'agencement du témoignage. Le paratexte peut souligner ou occulter le rôle de ce partenaire. Dans l'« avertissement au lecteur » de *La Mort ne veut pas de moi*, Yolande Mukagasana en parle explicitement :

Je suis une femme rwandaise. Je n'ai pas appris à déposer mes idées dans des livres. Je ne vis pas dans l'écrit. Je vis dans la parole. Mais j'ai rencontré un écrivain. Lui, racontera mon histoire (p. 13).

La voix du journaliste belge – en l'occurrence Patrick May – est cependant absente, ainsi que les détails de leur collaboration. Cela s'explique par la volonté d'établir une relation directe et non médiatisée entre le lecteur et l'histoire de Mukagasana, qui est aussi une volonté de produire le sentiment d'une authenticité. Mais cette discrétion est rare ¹⁷ : dans la majorité des cas, les paratextes dus aux collaborateurs sont plus ou moins copieux et tendent à insister soit sur l'importance éducative ou morale du témoignage, soit sur sa portée « universelle », en reliant le génocide des Tutsis à la Shoah ou à d'autres génocides. Ainsi, dans la préface à *Tu leur diras que tu es hutue* de Pauline Kayitesi, la journaliste belge Colette Braeckman insiste sur le fait que ce témoignage « représente une extraordinaire leçon de résistance et de courage » (p. 13). Dans le prière d'insérer de *Nous existons encore* d'Annick Kayitesi, nous lisons en lettres capitales : « Une leçon de courage. Un appel au respect de la condition humaine ». Dans la préface de Wayne Dyer aux mémoires d'Immaculée Ilibagiza (qui sont en outre explicitement présentés comme le récit d'une « découverte de Dieu »), on peut lire : « Elle est un exemple vivant de ce que nous pouvons faire quand nous [...] choisissons de vivre en harmonie parfaite avec notre esprit originnaire » (p. XIV).

Ce discours visant l'exemplarité nous fait penser à la préface de J.-R. Bloch, insistant sur les vertus morales du « natif », un discours qui fait lui-même écho à une longue tradition française qui a utilisé « l'autre » pour illustrer des vérités universelles ¹⁸. Ici, c'est dans un souci de traduire la double altérité du rescapé que cette rhétorique « pédagogique » cherche à rassurer le lecteur en établissant un lien entre, d'une part, la violence et la souffrance subies, et des valeurs cardinales comme le courage, d'autre part.

¹⁷ C'est le cas de *Génocidé* de Révérien Rurangwa, qui n'a pas de préface ni d'introduction. Cela constitue cependant une exception plutôt que la règle.

¹⁸ Deux exemples bien connus : « Des cannibales », le célèbre essai de Montaigne, et la figure du « bon sauvage » chez Jean-Jacques Rousseau.

Ce discours moral en appelle un autre, celui de l'universel, puisque les préfaces voient souvent le génocide comme un phénomène transculturel. Dans le prologue de *Survivantes*, la journaliste Souâd Belhaddad parle ainsi de « l'universalité du génocide » (p. 23) et termine par une citation d'une fille de rescapés d'Auschwitz qui dit que « de toute façon toute leur vie, ils seront toujours seuls avec ça » (p. 24). Pour présenter *Demain ma vie*, Catherine Coquio évoque Imre Kertész et Ruth Klüger pour expliquer le processus de témoignage de Berthe Kayitesi. On le constate : ces préfaces et prologues tentent de faire comprendre l'altérité issue de l'expérience traumatique du témoin tutsi à partir de la Shoah, génocide déjà présent dans la mémoire collective, pour souligner l'importance du livre et sa valeur d'exemple. Ces références à la Shoah s'expliquent aussi par un souci de montrer que le génocide des Tutsis n'était pas « la même vieille histoire de nègres en train de se taper dessus »¹⁹, mais la répétition d'un mal universel qui met en question la rhétorique du « plus jamais ça » et, au passage, souligne l'échec de l'ONU à empêcher le génocide de 1994.

Une préface qui se veut passeuse de voix

La rhétorique de l'universalité, qu'elle soit liée à une visée pédagogique ou à un propos ontologique, a donc été le discours préféré par les préfaciers (et des éditeurs) pour opérer la traduction culturelle de l'expérience des survivants tutsis. Ce qui distingue *Le Livre d'Élise* est justement une stratégie paratextuelle différente, qui insiste non pas sur l'universalité du génocide, mais sur la nécessaire subjectivité de la personne qui, au sein de son témoignage, donne à lire sa souffrance et son expérience après les événements tragiques.

Intéressons-nous donc de plus près à ce discours d'escorte. Les deux auteurs, Laure Coret et Alexandre Dauge-Roth, connaissent Élise Musomandera depuis de nombreuses années lorsqu'ils entreprennent de l'aider dans la rédaction de l'ouvrage dont ils écriront, à la demande de l'auteur, la préface et les deux postfaces²⁰. Ils étaient donc mieux placés que certains éditeurs ou journalistes pour parler de la personnalité et de la vie menée par le témoin. Mais la présence des préfaciers est également visible dans certains choix stylistiques effectués tout au long du texte. Le plus marquant est

¹⁹ Formulation ironique de Boubacar Boris Diop dans son roman *Murambi*, pour critiquer l'interprétation simpliste et raciste du génocide qu'on trouvait dans certains médias occidentaux ; cf. DIOP (B.B.), *Murambi : le livre des ossements*. Abidjan : Nouvelles éditions ivoiriennes, 2001, 218 p. ; p. 17.

²⁰ Entretien avec Élise Rida Musomandera, Kigali, 9 décembre 2014.

sans doute la volonté de conserver les marques de la voix d'Élise Musomandera, dont le français n'est pas la langue maternelle mais qui n'écrit pas, pour autant, en *kinyarwanda*²¹. Certes, on ne trouve ni faute d'orthographe ni de syntaxe, mais le style oral premier reste audible, notamment au travers des changements abrupts entre le « tu » et le « vous », qui s'imposent dès les premières phrases du récit ; ainsi, à la première page, Musomandera écrit : « Assez ! Assez ! Il est temps que vous sachiez, il est temps de parler » (*LE*, p. 15) avant de passer à la deuxième personne du singulier quelques phrases plus tard : « Va plutôt dans les mémoriaux, tu verras les trous des flèches, des machettes, des gourdins sur leurs crânes » (*LE*, p. 15). Pour les préfateurs, l'importance de cette « voix », conservée au fil des rédactions successives, ne réside pas dans une leçon qui serait donnée mais dans la capacité à s'adresser au lecteur et à créer une sorte de familiarité avec lui. Selon Gérard Genette²², chaque paratexte a pour but d'énoncer une promesse au lecteur quant à ce qui l'attend. Dans le *Livre d'Élise*, cette promesse prend la forme d'une rencontre avec une « voix » permettant au lecteur d'intégrer, par l'effet de proximité créé, un réseau de personnes qui, comme Alexandre Dauge-Roth et Laure Coret, ont lu et entendu l'histoire de la rescapée :

Pour contrer cette communauté génocidaire, pour réparer la rupture d'appartenance et de filiation, Élise a construit autour d'elle plusieurs réseaux : *Tubeho* en est un : ceux qui ont reçu, lu, participé à ce livre en forment un autre (*LE*, p. 13).

La signification du texte en tant que témoignage et document ne tient donc pas tant à sa valeur historique ou à son exemplarité qu'à son pouvoir d'intégration et à sa capacité d'assurer une reconnaissance sociale (ce dont Musomandera témoigne elle-même dans le livre). Certes, la rhétorique universaliste n'est pas complètement absente de la préface :

Élise s'adresse à la communauté des hommes. À la communauté des hommes, aujourd'hui, d'accepter d'entendre son cri et son

²¹ Ce choix rédactionnel est suggéré par la préface et m'a été confirmé dans mes discussions avec Anne Delyon, Alexandre Dauge-Roth, Laure Coret et Marie-Odile Godard à Paris en novembre 2014. La question de ces « stratégies énonciatives » a été abordée notamment par Véronique Bonnet et Emilie Sevrain, d'une part, par Daniel Delas, d'autre part, dans : HALEN (P.) & WALTER (J.), éd., *Les Langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*. Metz : Centre de recherche « Écritures », coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, n°1, 2007, 403 p., ill.

²² GENETTE (G.), *Seuils*. Paris : Seuil, coll. Poétique, 1987, 388 p. ; p. 7.

défi. À nous de recevoir, comme il se doit, ce cadeau de vie et de bravoure, mais aussi de fragilité : la voix d'une rescapée (*LE*, p. 14).

Mais cette universalité des « hommes » non différenciés est liée à une « voix », ce qui valorise la rencontre entre le lecteur et un « je » parlant.

L'inscription de l'interlocuteur au sein même du texte s'explique en partie par les raisons qui ont poussé Musomandera à écrire. De son propre aveu, c'est la difficulté à trouver quelqu'un qui soit prêt à écouter son histoire au moment où elle-même était en mesure de témoigner qui a déclenché le processus d'écriture, celui-ci mettant en scène son interlocuteur idéal²³. Les interpellations dans le texte sont donc en partie le résultat d'un moment où l'écriture permettait à l'auteur de trouver l'écoute qui lui manquait dans la vie réelle²⁴.

Cette forme de dialogisme se retrouve aussi, par exemple, dans *Survivantes* d'Esther Mujawayo et Souâd Belhaddad²⁵. Comme dans *Le Livre d'Élise*, on y trouve certaines répétitions thématiques et parfois un manque de cohérence narrative, que d'autres témoignages cherchent à écarter, probablement par souci de lisibilité²⁶. Dans son prologue, Belhaddad explique ce choix par un désir de fidélité à la parole de Mujawayo et à une forme qui témoigne par elle-même de ce qu'ont vécu les rescapés.

Aussi, il m'a semblé essentiel que la retranscription de la parole associative d'Esther tente de traduire au plus près le chaos qu'a représenté le génocide et qu'il imprime à l'intérieur de tout rescapé (*LE*, p. 24).

Ce qui distingue le paratexte du *Livre d'Élise* n'est donc pas la façon dont il présente le texte comme représentatif d'un phénomène commun à tout rescapé, mais plutôt la façon dont il tente de retranscrire l'expérience personnelle d'un survivant singulier :

Élise a intégralement écrit son récit. Anne Delyon l'a aidée à l'agencement du texte et au choix du mot le plus précis, en

²³ DELYON (A.), « *Le Livre d'Élise*, témoignage d'une rescapée », *Les Temps Modernes*, (Paris : Gallimard), n°680-681 (*Le génocide des Tutsi, 1994-2014. Quelle histoire ? Quelle mémoire ?*), 2014/15, p. 318-327.

²⁴ Entretien avec Élise Rida Musomandera, Kigali, 9 décembre 2014.

²⁵ Pour une forme dialogique similaire, voir : FONTANET (Mathilde) et HABİYAKARE (Odette), *Sous les étoiles du Rwanda. Dialogue de femmes entre génocide et paix*. Genève : Metropolis, 2007, 272 p.

²⁶ C'est le cas notamment des deux livres de Yolande Mukagasana, évoqués plus haut, écrits avec Patrick May, et de celui de Pauline Kayitare que May a également rédigé à partir des entretiens oraux.

français, qui n'est pas sa langue maternelle, tout en restant au plus près de son écriture (*LE*, p. 13).

Paradoxalement, c'est pourtant « l'écriture » d'Élise Musomandera, et non la transcription des entretiens oraux, qui crée la possibilité de parler d'une « voix », c'est-à-dire, d'un « je » parlant que le témoin a lui-même construit pour s'adresser au lecteur comme il le souhaite. L'introduction de L. Coret et A. Dauge-Roth cherche à mettre cette « voix » qui ressort de l'écriture en relation avec le lecteur, dans une démarche qui ne vise pas à expliquer le sens du texte mais constitue plutôt un geste d'hospitalité²⁷ :

Dans la tradition rwandaise, lorsque deux amis sont brouillés, un troisième doit venir « faire le pont », le lien entre eux. C'est ainsi que tous ensemble, [les premiers lecteurs du texte] ont en quelque sorte fait la jonction entre le monde des rescapés et celui des lecteurs, monde qui se croit épargné, pour permettre à Élise d'y exister aussi (*LE*, p. 14).

On pourrait à première vue se demander pourquoi les auteurs de l'introduction écrivent ensuite chacun une postface qui répète certains thèmes de l'introduction : la force de caractère d'Élise Musomandera, la persistance du génocide dans le présent, l'importance d'une écoute attentive sont des thèmes déjà exploités dans les autres paratextes. Cet effet de répétition produit bien sûr de la cohérence : il met à nouveau l'accent sur la communauté des premiers lecteurs qu'ils forment ; la voix de la rescapée se trouve ainsi relayée dans le texte par les paroles de ses interlocuteurs / lecteurs privilégiés que sont Alexandre Dauge-Roth et Laure Coret. Si ceux-ci expliquent, dans l'introduction, qu'ils tentent d'« accompagner » Musomandera dans son quotidien depuis leur rencontre en 2006, leur manière d'encadrer le témoignage est encore une façon de la soutenir. Ils deviennent ainsi ses défenseurs en anticipant d'éventuelles critiques concernant son écriture qui pourrait être vue comme étant trop simpliste :

Le témoignage d'Élise Rida, a priori, ne semble pas être maîtrisé ou obéir à une cohérence clairement articulée. Il ne suit pas une chronologie avec un début, un milieu et une fin parce que justement, il ne saurait y avoir de fin pour elle, tout comme

²⁷ Pour A. Dauge-Roth, l'hospitalité est un concept qui permet de comprendre les enjeux de la rencontre entre le rescapé et celui qui écoute son histoire. Voir DAUGE-ROTH (A.), *Writing and Filming the Genocide of the Tutsis in Rwanda : Dismembering and Remembering Traumatic History*. Lanham, Md. : Lexington Books, 2010, 304 p. ; p. 35-52.

pour nous, lecteurs, la page de ce passé ne saurait être tournée une fois pour toutes (*LE*, p. 101).

Par ce « nous », A. Dauge-Roth instaure une communauté d'interlocuteurs attentifs qui, s'élargissant désormais aux lecteurs, implique ceux-ci dans le groupe de ceux qui lui assureront une reconnaissance et une appartenance sociale.

*

Le paratexte du *Livre d'Élise* essaye de définir le génocide comme un phénomène qui ne cesse de hanter la vie des rescapés. En cela, l'ouvrage rejoint des textes comme *Survivantes*, *Demain ma vie* ou *Génocidé* de Révérien Rurangwa, qui parlent eux aussi de la présence permanente du génocide d'une manière qui met en question des idées reçues à propos de la « résilience », ou à propos d'un phénomène « passé » qui peut être oublié. Cependant, la spécificité du *Livre d'Élise* par rapport à ces textes est double. D'abord, pour la première fois, un rescapé qui vit toujours au Rwanda publie en Occident un témoignage signé « en son nom propre » (*LE*, p. 102). Ensuite, cette focalisation sur le présent se trouve renforcée par une introduction qui tente de créer une rencontre actuelle et effective entre le lecteur et le texte qu'il lit. L. Coret et A. Dauge-Roth ne cherchent pas à définir le sens de cette rencontre, dont on trouve des exemples dans la quasi-totalité des paratextes des témoignages tutsis, mais mettent l'accent sur ses enjeux. Enfin, *Le Livre d'Élise* montre que la tendance à donner tantôt le sens d'une édification exemplaire tantôt celui d'une réflexion universalisante, tendance induite par la double altérité du témoin que le paratexte cherche à traduire, risque de diminuer, sinon d'effacer, la subjectivité de celui qui témoigne. C'est cette insistance continue des préfaciers sur la spécificité d'une voix individuelle qui fait du *Livre d'Élise* un livre singulier dans son genre.

■ George MACLEOD ²⁸

²⁸ Doctorant à l'Université de Pennsylvanie.